

L'intaille

Hervé De Kaër

Hervé De Kaër

L'Intaille

© Hervé De Kaër, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5575-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

A Wil, le Maltais...

*« Mon beau chat Pangur Bân et moi
Avons un seul et même emploi,
Lui se charge des souris,
Moi, les mots occupent mes nuits. ».*

CHAPITRE I

Je suis sûr que vous ne me croirez pas, mais après tout... Du reste, il arrive que je ne me crois pas moi-même... Mais je ne cherche pas à ce que l'on me croit et au fond, je n'écris pas pour cela...

J'écris pour moi, j'écris pour me persuader que je n'ai pas rêvé. J'écris pour me souvenir de tout aussi, parce qu'il n'est pas facile de ne rien oublier. Ne rien oublier de sa vie ; surtout quand celle-ci tient pour l'essentiel en une journée... Même pas. À peine dix-huit heures...

Voilà, j'écris pour moi... Et comme je ne savais comment m'y prendre, j'ai eu l'idée de m'inventer une sorte de partenaire ou plutôt de complice... Un complice muet, comme un lecteur postiche afin d'entamer un échange factice... Un peu comme un mur qui renvoie inlassablement la balle qui le frappe... Pas quelqu'un en particulier, voyez : par exemple un type fatigué, le teint gris, les cheveux un peu longs, un peu blonds, un peu sales aussi — non, rien de cela — mais VOUS, l'anonyme, le quidam couleur de muraille, qui ne pipe mot, qui ne juge pas plus et dont je me fiche qu'il me crois et même qu'il me lise puisqu'il n'est pas...

Et puis vous n'êtes pas un vrai interlocuteur... Juste un subterfuge... Au pire, une imposture... Cache-misère d'une solitude abyssale en quelque sorte. Bref, vous n'êtes rien ; rien d'autre que le pronom personnel de la deuxième personne du pluriel de politesse. Rien de plus... Pourtant, je vais devoir m'habituer à vous, m'accoutumer à m'adresser à vous... Et comment s'habituer à quelqu'un qui n'est rien qu'un prête-nom ? Ah ! C'est vrai que vous n'avez même pas de nom,

alors pour le prêter...

Et puis merde ! À qui voulez-vous que je confie mon affaire ? Au premier lecteur venu ? « Bonjour ! C'est moi, je m'appelle Louis. Je voudrais que vous lisiez ceci : c'est mon histoire. Vous verrez, c'est bien ! » À coup sûr le gars va se méfier, il va me soupçonner de vouloir lui piquer de l'argent... En supplément, je ne vois pas ce qui pourrait me forcer à me confier au premier guignol venu !

Ou alors un ami... Mais quel ami ? Ces derniers se font rares ces derniers temps et ceux qui restent, je les ai un peu perdus de vue. Ne souriez pas, cela me pèse... Trop souvent même... Bien sûr, restent les connaissances, celles avec qui l'on dîne pour passer un moment, histoire de tuer le temps avant que ce dernier ne vous assassine... Mais on peut tomber si mal.

Tenez ! Ce type croisé dans un restaurant de Djakarta... Je me souviens, il m'a tout de suite pompé l'air. Je l'ai bêtement salué en entrant, juste par politesse, avant de m'adresser au garçon ; quand il m'a entendu baragouiner une drôle de soupe anglaise pimentée de français, il m'a tout de suite proposé son aide, minaudant de son râtelier de dents trop blanches pour être vraies.

Avant de me repérer, il avait l'air de s'enquiquiner un maximum, seul devant sa table nappée de cotonnade orange. Son regard passait mécaniquement de son assiette de « baksi goreng » à une revue pliée en deux derrière son verre. En même temps, ses masséters, roulant sous le hâle, s'activaient à broyer les pâtes mêlées de bœuf bouilli et de légumes... Et puis me voilà : quelle aubaine ! Un nouveau venu, un collègue français à vingt mille bornes de la France, faut pas rater ça ! Et le sourire au dentier tout neuf s'était mis à me débiller sa vie...

Une sorte de petit noblaillon, le cheveu tenu ras, le port sec et roide, empaqueté dans l'incontournable chemisette kaki des vieux coloniaux. Chevalière blasonnée... Je sus d'emblée que l'armée l'avait largué dans le fin fond de l'Afrique au bout de ses quinze ans d'engagement. Après, le soldat perdu avait un peu tâté du pétrole, du côté des forages exotiques, à sucer des bitumes... Et plus il me gonflait et plus je commençais à cerner cet abruti qui ne me laissait pas en place une : la brute intégrale, basse de plafond, dont les arguments sont si cons et abrupts qu'on manque d'énergie pour les contrer...

Je subissais donc son monologue imbécile sans l'ouvrir, depuis qu'il avait tiré la chaise en face de lui pour que je m'installe — il avait donné des instructions

au serveur pour qu'il ajoute un couvert — et il se répandait en clichés de baroudeur acclimaté de longue date :

« J'ai débarqué ici sans rien, juste ma bite et mon couteau ; j'ai monté ma tente dans un bled paumé. J'en ai chié un max... Ici faut des couilles... Au bout de quelques temps, j'ai pris une niaquouée. Avant j'avais une blanche, mais trop feignante comme toutes les blanches... Toujours fatiguée, à faire des chichis et à dépenser à des conneries. Je lui ai filé son compte et adieu ! Mais croyez-moi : à côté, ma petite jaune, une bosseuse ! Et dure au mal en plus ! Et pas besoins de salamalecs pour lui écarter les cuisses... Si bien que j'ai fait quatre gosses... Putain, des p'tits niaquoués aussi bosseurs que leur mère ! Au final, j'ai mis tout ce petit monde au boulot et aujourd'hui ça roule plutôt bien... Quand même ! À c't'heure je peux vous dire que je suis à la tête d'une petite fortune : deux supermarchés et un hôtel ! Voyez un peu... Et attendez ! C'est pas fini... Vous verrez... »

Je l'avais quitté en lui promettant de le re-contacter dès mon installation terminée... Ce que je ne fis pas bien sûr : son cerveau en jachère, dégueulant un bavardage indigeste, m'avait gavé pour un bon moment et il était hors de question de subir de nouveau ses raisonnements fuligineux aussi bien que ses poncifs frappés à l'aune de la plus profonde crétinerie...

Vous en voulez d'autres ? Tiens ! Cette bécasse, croisée de même dans un restaurant — ce sont des lieux à éviter — qui aspirait en même temps que la chair de son crabe, la conversation que je tenais avec un fournisseur... Elle voulait se faire sauter, cela se voyait comme le nez au milieu... Enfin sauf pour moi qui n'avait rien vu ! Elle était entre deux âges, plus très jeune mais pas encore vieille, ni belle ni moche... Ses gros nichons tombaient assez bas — toujours la gravité — et aimantaient l'œil mâle à cause de cette position inhabituelle et un peu obscène. Sans soutien-gorge, le satin couleur chair donnait à hésiter entre transparence coquine et sensualité brillante mais opaque du tissu gainant le moindre tressautement d'un téton. Dans l'échancrure du corsage, pendait une croix en or, ajourée, à la mode des années cinquante ; accrochée à sa chaîne, elle sursautait à chacun de ses mouvements... L'ornement ne cadrerait pas avec le reste et j'imaginai qu'elle lui allouait le rôle de porte-bonheur plutôt que celui d'étendard d'une foi assidue...

Petit à petit, elle avait pris place dans notre dialogue, par des petits signes d'acquiescement d'abord et des « Oui, vous avez bien raison... » ensuite. Puis, d'autorité, elle avait rapproché sa table de la nôtre, se serrant contre mon interlocuteur en vis à vis... Elle me dévorait du regard. Au début je trouvai cela flatteur parce que je suis un peu naïf et qu'elle me complimentait sur ma petite érudition... J'avais beau m'embourber dans des océans de protestation de modestie, rien n'y faisait. « Non je vous assure, quelques rencontres et puis des lectures... Oui, des livres... Rien d'exceptionnel »

En face, mon convive semblait se divertir de cette situation et je pris soudain conscience de la tournure de l'intrusion de cette troisième « laronne ». Et enfin je surpris son regard vicelard ; jamais je n'avais lu tant de lubricité dans l'œil d'une femme ! Le regard salace chez l'homme c'est presque banal, mais cette prunelle féminine dardant le vice à ce point c'était stupéfiant. Et sa lèvre inférieure mouillée d'une langue adroite et aguicheuse, et ses seins, se dandinant à chaque inclinaison de son buste offert, me mirent soudain mal à l'aise...

Avec ce fournisseur, toute familiarité exclue, la dignité m'interdisait de trahir un trouble quelconque... Néanmoins, je m'étais montré si innocent qu'il avait dû s'en apercevoir et me prendre pour une « truffe ». De sorte que je balançai sur la contenance adopter... Celle du gars à qui on ne la fait pas et qui d'un clignement de l'œil à son complice prouve qu'il n'est pas dupe ? Mais justement, cela faisait une bonne demie heure que j'étais dupe ! Ou continuer sur le même ton pour montrer que je savais conserver ma dignité et ma courtoisie, y compris face à une morue qui suintait l'envie de se faire baiser...

Enfin soustraits aux visées de cette débauchée, nous conclûmes la scène sur un rire un peu gras ; mais de mon côté plutôt un rire jaune dont je garde une saveur assez pitoyable... Je revois encore cette croix, si grotesque dans son décolleté...

Vous voyez pourquoi je VOUS ai inventé ? Tout simplement parce que les rencontres de boulot ou de restaurant...

Mais venons-en à notre affaire...

Cette année-là, j'avais décidé de visiter Florence. Je retardais depuis longtemps ce voyage parce qu'il m'apparaissait que les conditions de son parfait accomplissement n'étaient pas réunies. En premier lieu, avant de partir, je souhaitais préparer ce périple et me plonger dans quelques ouvrages concernant l'histoire et les mœurs florentines. Et puis je m'étais fait à l'idée que la meilleure

solution était d'y aller seul. Et j'étais resté marié longtemps...

Avec l'expérience, j'avais pris conscience que pour admirer une œuvre, deux personnes n'ont pas besoin du même laps de temps. Et il s'en faut de beaucoup ! Et si à deux, ce n'est déjà pas simple, plus nombreux cela vire au cauchemar.

Mais déjà, rien qu'à deux... Vous savez, certaines œuvres requièrent une longue station debout et puis d'avancer pour distinguer mieux un détail ou de reculer pour embrasser une vue plus générale. Je vous fiche mon billet par exemple que pour « Le cortège des rois mages » de Gozzoli, montre en main, on ne peut pas faire à moins de dix minutes et encore, en passant sur l'accessoire... Entre « Laurent le Magnifique », « Pierre Le goutteux » et « Côme de Médicis », uniquement ces trois-là, la justesse des regards, le génie du peintre à rendre une physionomie, à exprimer un sentiment et l'analyse de l'interaction entre ces principaux personnages, vous cédez malgré vous à une hypnose qui frôle le quart d'heure... Sans parler des autres personnages !

En revanche, d'autres œuvres vous semblent ne rien projeter au dehors de leur cadre : le support, panneau de bois ou toile grossière, présente une planéité parfaite, une sorte d'étanchéité même... Il est coloré certes, mais il ne rayonne pas, il n'appelle pas votre regard, ne suscite pas d'émotion au plus profond de vous-même. Vous avez beau changer de point de vue, rechercher une autre incidence de lumière, rien ne transpire du paysage ancien ou de la scène enfuie que l'artiste soumet à votre sagacité... Alors vous passez votre chemin, même si vous vous sentez ébranlé par le doute, pendant que d'autres, pétrifiés par l'émoi, savourent la scène. Vous vous demandez même si cela est normal et pourquoi vous n'avez rien compris à l'histoire... Mais décidément non ! Même un dernier coup d'œil ne vous fait pas rebrousser chemin et vous l'abandonnez définitivement à cet inconnu béat et immobile que votre distraction a failli bousculer. Et vous continuez à longer la cimaise et le tableau suivant vous happe à son tour, plus ou moins longtemps...

Où est l'autre ? La deuxième moitié du binôme... Devant ? Derrière ?

Dans les deux cas, la souffrance affleure, insidieuse, celle de l'attente impatiente de celui qui traîne et l'autre, pire encore, d'infliger cette même expectative oisive. Soit on vous tire par la manche et on vous presse d'avancer, rompant l'indicible charme de cette lévitation cérébrale, soit vous attendez le retardataire et vous vous emmerdez à perdre votre temps. Et puis vous décidez

que vous avez assez attendu, et malgré vous, votre vieil instinct d'ours mal léché qui remonte sans prévenir, vous conduit tout droit à la dispute qui risque pour le coup de tout gâcher...